

XYZ. La revue de la nouvelle

Clic

Jean Béalger



Numéro 21, printemps–février 1990

Personnages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2715ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Béalger, J. (1990). Clic. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (21), 44–46.

Clic

Jean Bénéalger

Le tube au néon cille un moment dans le noir — instant d'hésitation —, puis d'un coup crache toute sa lumière dans la pièce. Les choses surgissent du néant, métalliques, froides, astiquées, scintillantes, ombre au dos, reflets au front. La pendule de la cuisine marque dix-sept heures quarante, heure à laquelle les Perreault-Suidan font habituellement leur entrée dans la demeure. Mais tout reste immobile, silencieux, cloîtré. Le temps continue de s'écouler, imperturbable.

Tout est à sa place, groupé ou isolé, rangé ou accroché. Sauf, peut-être, la porte d'une armoire, qui fait légèrement saillie au-dessus du vide. (Débordement peut-être ou un simple oubli ?) L'entrebâillement est faible, mais la lumière y glisse un filet, qui fait une ligne claire à ce qui s'y trouve enfermé, unique rayure aux choses prisonnières. L'ombre projetée sur le comptoir est déformée, étrangère, surréaliste. Rien à voir avec son modèle. Une caricature. La lumière triche parfois avec l'ombre, fausse les proportions au dos des objets, amplifie ou simplifie, rogne les coins, décapite même; elle joue du couteau ou d'une lentille déformante. Un quignon devient un pain, une masse un trognon.

Preuve que tout dans la pièce baigne dans l'immobilité absolue, une pellicule de poussière, uniforme, s'est déposée sur le plat des choses. Pas un remous ne trouble l'air ambiant. Si ! par moments, près du radiateur — mais si peu: la chaleur, diffuse dans les tubulures recourbées, irradie comme une aura imperceptible, puis grimpe doucement jusqu'à la fenêtre pour gagner les replis ondoyants du rideau tiré, et là, s'y élève, emmitouflée, comme à l'intérieur d'autres conduits.

Quelque chose a pourtant changé. Il y a plus d'espace ici et là, un peu partout, du moins sur tout ce qui est ras. L'allée du comptoir est spacieuse, le dessus de la table est libéré. La cafetière à percolation trône encore, mais silencieuse, à présent repoussée contre les tuiles du mur,

séparée du reste, chrome isolé ne réfléchissant plus que l'éloignement. Le grille-pain repose près de la cuisinière, la base soigneusement enroulée dans son cordon électrique. Le chandelier, lui, a retrouvé les hauteurs du frigo; il s'y dresse comme sur une cime neigeuse, vainqueur.

L'ordre règne, souverain, impeccable. Pourtant... Dans le renfoncement de l'évier luit un ustensile. Un couteau, couché sur le côté, la lame barbouillée, gît dans un désordre de miettes, vestige d'une fringale soudaine avant l'heure du départ.

Au-dessus, une goutte d'eau perle sous le bec du robinet. Elle reste suspendue et brille, comme le tube au néon au plafond. Tout, à la ronde, vient se refléter dans cette coupole renversée, s'y déformer: le frigo semble sur le point de basculer, la table ploie, s'arque comme un hamac, les chaises gisent autour, déhanchées, le damier du plancher enfle, bombe ses lignes, si bien qu'on dirait la surface quadrillée d'un globe terrestre, les armoires, haut perchées, font une arche. Toute chose menace de se rompre dans ce microcosme suspendu. Pendu.

Sous lui l'évier ouvre la trappe de son gosier. Y luit dans ses profondeurs, comme au fond d'un puits, un reste d'eau, pris dans le piège du siphon. C'est l'attente du gouffre.

Autre anomalie dans cet environnement ordonné, une vilaine trace de brûlure raye le rebord du comptoir. Sans doute un mégot s'est déjà tenu là, autrefois, comme au bord d'un plongeur; mais, se consumant, il s'est tranquillement retiré, pour enfin s'assoupir, faisant son creux.

Un bruit se fait entendre. D'abord un déclic, puis un ronronnement continu, étouffé. C'est le frigo qui entame son sourd combat solitaire contre l'invasion de la chaleur, son métabolisme entier mobilisé dans l'entreprise. Il bourdonne égal, obstiné, concentré sur son unique tâche mécanique.

À proximité, la lumière déborde de la pièce tant elle l'emplit, se répand du côté de la salle de séjour, effleurant au passage le cuir d'un canapé, le dos d'un fauteuil, une immense jarre orientale posée à même le sol et d'où jaillissent par grandes gerbes des sureaux, du chèvrefeuille et des tournesols séchés. Plus avant encore, elle y tire de l'obscurité une partie d'une bibliothèque murale, en ses rayons du bas. La lumière, tombant dans cette pièce, est pareille au jour qui décline, avec ses ombres allongées, sa pénombre environnante et son soleil lointain; elle a perdu la crudité, l'intensité de sa source. Elle pose sur les choses une empreinte si

délicate, si feutrée qu'elles en paraissent éthérées. C'est comme une poussière d'or en suspension dans l'air, saupoudrant petit à petit le mobilier.

Également à la cuisine, un autre passage permet à la lumière de s'épandre davantage: la fenêtre au-dessus de l'évier. Elle en enjambe le rebord et se retrouve dehors en pleine liberté. Mais dans l'obscurité et le froid de la nuit, elle ne s'éloigne guère; elle s'étale à quelques pas sur la neige et là, oisive, y recopie le motif de la fenêtre.

La nuit avance. Bientôt vingt-deux heures trente à la pendule de la cuisine. Quelques secondes encore et... clic! Le mécanisme automatique des Perreault-Suidan a interrompu l'illusion de leur présence sous leur toit. Le tube au néon s'éteint, ravale sa langue de lumière (qu'il posait sur toute chose), engloutit son monde.

Jean Béalger: nom de plume d'un professeur de mathématiques du collège Jean-de-Brébeuf. Né en 1959, à Montréal. En 1983, il a publié un conte, *la Grande Excursion de Baside le Champignon*, aux éditions Bellarmin, sous son véritable nom, Marco Bélanger. Il a aussi traduit de l'anglais un ouvrage d'informatique, *Programmation avancée en Pascal*.



80 p. 5,95 \$

Charlotte
Boisjoli

Treize, rue de Buci

XYZ / collection « ALIBIS »